

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*.)

—Adieu, Moreau, dis-je, et nous nous lançâmes sur le lac dans notre canot.

—Au revoir, monsieur, et bonne chance, répondit Moreau du bord de la grève.

Puis, allumant sa pipe, il tourna sur son talon et disparut dans la forêt.

Nous étions dans les bois-francs du Canada. Nous avions laissé la dernière maison d'habitant pionnier de l'autre côté de la rivière, et nous commençons réellement notre voyage de cent milles, à travers une forêt encore inexplorée. Notre route était la grande route naturelle des pays boisés, les cours d'eau et les lacs, et notre véhicule était une pirogue, c'est-à-dire un canot creusé dans un tronc d'arbre.

Mais pourquoi une pirogue ?

Eh bien ! je crois que nous, pauvres gens de bureaux, de professions, de livres, allons en campement beaucoup pour la même raison pour laquelle Antée touchait la terre, et que plus nous nous mettons près de notre mère commune, plus forts nous devenons. Nos savants n'ont pas encore décidé, je pense, dans quelle barque fragile l'homme se confia, pour la première fois, sur les vagues ; mais certainement qu'après le tronc d'arbre au naturel, la pirogue doit avoir été le premier moyen de se transporter à la surface des eaux.

Ainsi, en choisissant une embarcation pour notre expédition, je mis de côté la chaloupe et tout autre bateau comme trop compliqué, trop civilisé, et j'accéptai joyeusement ce tronc d'arbre creusé, comme plus rapproché de la nature. Et maintenant je voguais dans mon petit canot avec toute l'ardeur d'un vieux nautonnier. Notre canot, car tel est le nom que l'habitant donne à cette espèce d'embarcation, était jadis un beau pin dans la forêt. C'était maintenant un beau billot long de vingt-six pieds et demi, large de deux pieds et quatre pouces. Grossièrement creusé et les deux bouts façonnés à peu près en forme de poupe et de proue, ressemblant un peu à un canot d'écorce.

L'équipage se composait de trois hommes, mes deux guides et moi. Les deux guides étaient frères, James et George Dall. George, le léger et joyeux célibataire ramait à l'avant ; James, le grave et digne père de famille, manœuvrait à l'arrière son puissant aviron. J'étais assis au milieu du bateau sur une robe de buffle avec une ligne et un fusil de chasse de chaque côté de moi. Notre bagage était entassé derrière moi et me faisait un appui fort acceptable.

Ainsi nous traversâmes le lac du Castor—grande mare parsemée de lis-d'eau, et si peu profonde, que nos avirons touchaient le fond à chaque coup. Nous gagnons son débouché et nous glissons sur les eaux calmes du Ruisseau du Castor. Des troncs d'arbres tombés avancent vers nous, des deux rives marécageuses, leurs branches fétides couvertes de mousse. Puis, les bords se rapprochent et s'élèvent, le courant augmente et le tranquille ruisseau se change en un cours d'eau ridé et agité. Les guides échangent leurs rames pour des perches. Le courant se précipite de plus en plus, l'eau baisse toujours, jusqu'à ce qu'enfin avec un bruit désagréable, son que j'appris bientôt à détester, le canot s'échoue solidement sur un lit de cailloux au milieu du ruisseau.

Les guides sautent par dessus bord, tirent et poussent le bateau en avant. C'est un rude ouvrage. Je l'allège de deux cents livres en sautant à l'eau moi-même, abandonnant mon siège sur la robe de buffle, pour un bain froid dans le Ruisseau du Castor.

Nous avançons péniblement, faisant flotter notre canot sur les étangs assez profonds, le soulevant et le traînant sur les bas-fonds. Mais quelque chose de pire nous attendait encore. Après un détour que faisait le cours d'eau, nous rencontrons une quantité de cèdres tombés et étendus en travers du ruisseau. Nous faulfiler entre eux nous eut pris trop de temps ; alors, usant des dernières forces de l'équipage entier, nous levons, nous poussons, nous tirons, nous traversons enfin notre pirogue par dessus ce chaos.

Notre après-midi se passa à nous traîner par dessus les bancs de sable et les arbres abattus, avec quelques instants de repos, de temps à autre, quand nous pouvions flotter sur quelque étang. Une telle route détruirait toute autre espèce de bateau, et mon respect pour la pirogue allait toujours croissant.

En tirant notre canot par dessus un cèdre, tombé à un pouce au-dessus de l'eau, il s'accrocha par le milieu.

Pendant que nous reprenions haleine pour un nouvel effort, Jim me dit tout doucement :

—Une belle place pour camper, monsieur, là-haut, à votre droite. Il y aurait là du bon bois pour notre feu.

Je regardai à ma montre ; il était six heures et demie.

—Peut-être ne trouverons-nous pas une aussi bonne place plus loin, monsieur.

Je tombai d'accord avec lui. Que le canot reste où il est. Nous débâllons notre tente et nos provisions, et nous préparons notre campement sur le joli cap.

Notre tente était en forme d'appentis, un toit et deux

côtés, mais entièrement ouverte du devant. Elle avait sept pieds de large, sept pieds de profondeur et sept pieds de hauteur en avant, s'inclinant en arrière jusqu'à terre. Faite de toile très mince, elle ne pesait que quelques livres et, pliée, pouvait être mise dans un sac de vingt-quatre pouces sur dix. Elle était dressée sur deux perches et maintenue en position par des cordes.

Telle était notre demeure des bois.

Jim fait du bois pour le feu, George coupe des rameaux pour nos lits. La tente est dressée, nos lits parfumés sont préparés, le feu pétille et le souper est à cuire avant que l'obscurité soit arrivée. Nous mangeons à la lueur de notre feu, la sombre forêt se dessinant autour du cercle lumineux qu'il décrit.

Mes guides jasant entre eux en français, et avec moi dans la même langue tant que je puis les comprendre, et parlant anglais quand ils s'aperçoivent, par l'expression de ma figure, que ma science du français est dé passée.

Mes compagnons me sont une bonne preuve de la vigueur et de la ténacité de la langue française et de son pouvoir à se maintenir, même quand elle vient en contact avec la langue anglaise. Jim et George sont anglais pur sang. Leurs parents étaient les enfants de soldats anglais et de femmes anglaises, membres d'une colonie militaire fondée par l'Angleterre dans ces solitudes. Cette colonie eut beaucoup de privilèges et ses premiers membres reçurent, leur vie durant, des rations du gouvernement anglais.

Mais des Canadiens-Français s'établirent autour de cette colonie anglaise. Les deux langues vinrent en compétition, et aujourd'hui, le français est victorieux, l'anglais tend à disparaître.

Mes guides, petits-fils de soldats anglais, quoique parlant l'anglais, lui préférèrent le français et s'en servent toujours entre eux ; de plus, les enfants de James, qui a épousé une canadienne, ne parlent et ne comprennent pas un seul mot de notre langue, ils ne connaissent que le français.

De nouvelles bûches sont jetées sur nos chenêts de bouleau, les flammes se raniment et s'élèvent. Etendus sur le dos, reposant sur les rameaux odoriférants, les pieds au feu qui illumine notre tente ouverte, nous nous endormons en regardant les étincelles pétillantes et dépassant dans leur course le sommet des arbres pour se perdre parmi les étoiles.

Le chant d'un oiseau nous réveilla. Il faisait encore nuit ; une brume épaisse enveloppait la forêt. Aucun signe du jour n'était visible à nos yeux, mais le chant de l'oiseau nous assura que le jour avait lui.

C'était un petit gazouillement plaintif, une voix isolée dans le bois solitaire, que nous entendions en cette matinée du mois d'août. C'était bien différent du beau chœur de ces mille chanteurs ailés qui célèbrent l'aurore en un jour de printemps.

Bientôt une pâle lumière grise perça la brume. Alors l'oiseau se tut. Le jour apparaissait à nos yeux. Notre joli feu n'était plus qu'une masse de cendres blanches, parmi lesquelles un seul charbon brillait comme un œil de feu. George lui bâtit un toit de copeaux, et une belle flamme le récompense. Je vais me plonger dans le ruisseau, et à peine suis-je habillé qu'on m'appelle pour déjeuner—des gâteaux de sarrasin bien chauds, des grillades de lard salé et une tasse de café bouillant. Une bûche, une souche ou une boîte, voilà nos sièges, et l'assiette sur nos genoux, nous faisons un repas de rois.

—Voulez-vous un peu de sirop d'érable sur vos gâteaux, monsieur ?

—Mais certainement ; et d'où nous vient ce luxe ?

—Oh ! nous l'avons fait avec notre pain de sucre et un peu d'eau !

Et c'était du sirop délicieux ; et nos gâteaux ne ressemblaient en rien à ceux des hôtels, si minces et si fragiles. Chacun d'eux était de la grandeur de la poêle, épais d'un demi pouce ; mais ils étaient légers et bien cuits, et dans les bois personne, j'en suis sûr, trouve que leur volume soit un défaut.

Nous levons le camp, plions nos bagages, poussons notre canot par-dessus l'arbre qui l'avait retenu toute la nuit et continuons à descendre le courant. Il n'était que sept heures et vingt minutes. Le voile de brume se déchira au-dessus de nos têtes et le ciel bleu nous apparut à travers. L'eau devint plus profonde ; notre canot grattait encore sur les bancs de sable, mais nous l'en arrachions sans sauter à l'eau, ce qui nous plaisait bien. Bientôt un grand ruisseau s'ajoute au nôtre sur notre droite et avec cette aide nous nageons facilement.

Maintenant le courant se ralentit, il est paresseux, l'eau est noire et profonde. Nous entrons dans un étang rempli d'aulnes, à travers lesquelles le courant décrit des courbes et des tournants. Les aulnes étendent dans l'eau, de chaque rive, leurs longues tiges entrelacées, et leurs branches forment une barrière de feuilles en travers de notre chemin, le ruisseau, qui coule sous le fourré, et disparaît aussi complètement que s'il était entré dans les entrailles de la terre. Rame et perche, tout est devenu inutile ; étendus sur le dos, nous saisissons les tiges qui se croisent au-dessus de nos têtes, et petit à petit nous sortons de ce dédale, mais non sans peine. Les branches secouent sur nous leurs feuilles toutes imprégnées de la rosée du matin. C'était

une navigation à l'aveugle si jamais il en fut ; je lui préférerais encore une prison de brume en plein océan. Ainsi nous nous traînâmes pendant un mille. Puis tout à coup, avec un cri de joie, nous voilà dans une rivière trois fois large comme notre ruisseau. Le courant coule entre deux belles grèves couvertes de cailloux, une forêt majestueuse couvre les deux rives, des montagnes bien boisées s'élèvent en amphithéâtre, à perte de vue, et au-dessus de nos têtes brille le beau ciel bleu, dans lequel nous voyons disparaître les derniers vestiges de la brume.

Debout dans le canot, nous nous délassons les membres, remerciant le ciel d'être si beau, le courant si propice. Ensuite nous atterrissons pour nous débarasser d'une véritable cargaison de feuilles, de tiges, de branches d'aulnes cassées, puis reposés, séchés par le soleil, nous commençons à descendre la rivière Gatineau, délivrés de toutes les difficultés, ayant une belle course en perspective.

L'eau était limpide comme du cristal, et cependant d'une nuance jaune sombre comme de l'ambre brûlée. Elle passait du jaune pâle au brun foncé, en coulant tantôt sur des lits de cailloux, tantôt à travers quelque petit étang. Notre canot traversait avec ce courant une véritable forêt vierge. Le bruit cadencé des rames rompait seul le silence et le calme. Jim entonne une chanson française, et les avirons l'accompagnent en mesure. Les montagnes se séparent ; elles sont remplacées par une belle herbe bien haute et bien verte, parsemée d'ormes majestueux qui s'élèvent de la plaine comme des colonnes corinthiennes.

Maintenant le cours de notre rivière est changé, elle dévie vers le nord, traverse une étendue de forêt, puis rencontre un terrain marécageux, envahi par les roseaux et les grandes herbes que la brise agite comme des vagues.

Jim cesse de chanter. Lui et son frère mettent de côté leurs perches, évitant de faire le moindre bruit et prennent leurs avirons.

—Etes-vous prêt, monsieur, me demande Jim.

—Prêt ! Et pourquoi ?

—Mais vous pouvez vous attendre à voir un orignal par ici, ou un caribou.

Je saisis mon fusil.

—Ils descendent souvent, en été, dans des endroits tels que celui-ci, pour se plonger dans l'eau jusqu'au cou, pour brouter l'herbe ; et si on rame bien doucement, bien tranquillement, on peut avoir la chance de les approcher ; mais s'ils entendent le moindre bruit d'un caillou que la perche ferait rouler, vous n'en verrez pas un, ils auront fui. Mais voici une bonne chance pour nous : un *bogan* à votre droite, monsieur.

—Et qu'est-ce qu'un *bogan* ?

—C'est un nom indien, monsieur ; peut-être l'avez-vous entendu nommer *logan* ou encore *poke-logan*. Ce sont trois des noms que les sauvages donnent à des endroits où l'eau verte semble se séparer du courant et forme un petit étang très peu profond et couvert par l'herbe des marécages. Mais regardez bien, monsieur, nous y voilà.

Notre canot dépassait alors l'embouchure d'une espèce de petite lagune, couverte de nénuphars, bordée de roseaux et abritée par la forêt. Nous regardions le plus attentivement possible chaque objet que l'étroite embouchure nous permettait d'apercevoir. Je m'attendais à chaque instant à voir paraître les branches d'un andouiller, à entendre un caribou bondir hors de l'eau et s'élaner dans le fourré. Mais je ne vis rien, je n'entendis rien, et le *bogan* fut dépassé.

Est-ce par une simple coïncidence que la nappe d'eau que les sauvages nomment *bogan*, soit la *lagune* de l'anglais, qui vient de la *lagune* de l'italien ?

Ne voyant donc aucun caribou, James et George reprennent leurs perches et poussent en avant notre pirogue dans les eaux calmes de la rivière qui s'élargit de plus en plus.

En tournant une pointe, nous apercevons tout à coup un butor perché dans les aulnes, tout au bord de l'eau, le cou droit, le bec en l'air, et raide comme une bûche. Il avait l'air si drôle, dans son étrange position, que nous passâmes à trois pieds de lui, sans essayer de l'attraper. Un instant après, je regrettai de n'en avoir pas fait une addition à notre pot-au-feu.

—C'est un jeune oiseau, remarqua Jim, il ne peut pas voler ; voilà pourquoi il semblait ainsi faire sa prière, le bec en l'air. Voici ce qu'il lui faut. Regardez ; je vais le prendre avec ma perche.

Il parlait encore que l'oiseau déployait ses ailes et s'envolait remontant la rivière. Je tirai de suite et le blessai à l'aile. Jim lui avait tourné le dos avec mépris, en le voyant s'envoler, et me regardant lever mon fusil et faire feu, il s'écria :

—Mon Dieu, monsieur, quelle espèce de fusil avez-vous donc là, qui part avant que vous ayez eu le temps de viser ? Est-il parti par accident, monsieur, ou avez-vous tiré sur quelque chose ?

—Regardez en avant, lui dis-je.

James se retourna et vit le butor mort et flottant sur l'eau tout près du canot.

Il le releva, il était tout mystifié et, me regardant, il me demanda :

—Est-ce vous qui l'avez tué, monsieur ?